

PHILIPPE GERIN

LA MÉLANCOLIE
DES
DALEINES

roman

Gaïa

DU MÊME AUTEUR

DU HAUT DE LA DÉCHARGE SAUVAGE, Les Nouveaux Auteurs, 2013.

LES VOYAGES DE COSME K, Gaïa, 2019.

Photographie de couverture : © Christophe Jacrot

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-15464-6

Philippe Gerin

La Mélancolie
des baleines

...

Gaïa

*À ma mère,
à mon père.*

鯨法会は春のくれ、
海にとびうおとれるころ。

はまのお寺が鳴るかねが、
ゆれて水面（みのも）をわたるとき、
村のりょうしがはおり着て、

はまのお寺へいそぐとき、
おきでくじらの子がひとり、
その鳴るかねをききながら、
死んだ父さま、母さまを、
こいし、こいしとなってます。
海のおもてを、かねの音は、
海のどこまで、ひびくやら。

*Held late in spring when flying
fish are caught*

*When the temple bell travels
across the bay's water*

*When fishermen dress in
their formal attire*

*and hurry to the temple
A lone whale child*

*listening to the temple bell
cries alone missing its mother
and father*

*How far into the ocean
would the temple bell resonate?*

KANEKO MISUZU
“A Memorial for the Whales”.

tu entends chut tu entends Sasha écoute là dans les vagues

La voix d'Eldfell n'était plus qu'un filet d'eau sans force qui cherchait désespérément un passage entre les galets polis du lit d'une rivière asséchée depuis mille ans. Sasha se tenait juste derrière lui sur le sable noir poisseux. Elle avait posé ses mains sur les épaules menues de l'enfant et penchait son buste au-dessus de lui. Ses longues mèches de cheveux emmêlés balayaient le cou strié de veines bleues d'Eldfell, mais il ne semblait pas y prêter attention. Tout son corps minuscule était tendu vers la mer, les vagues roulantes et l'écume agonisante.

tu entends tu entends Sasha chut

Le murmure fut immédiatement emporté par une rafale de vent désordonnée qui drainait dans son sillage des millions de grains de sable. Ils percutèrent les visages transis par la froideur comme autant de piqûres d'aiguilles acérées. Eldfell dut fermer les yeux un instant et sa respiration fut coupée par l'air glacial qui forçait le passage. Il vacilla. Sasha pensa que le corps délié de l'enfant allait plier et se répandre dans les vasques d'eau à leurs pieds. Mais Eldfell résista. Courageux, il parvint à rester debout. La plage s'immobilisa à nouveau. La peau de l'enfant, humide des embruns salés, dégageait une odeur sauvage inhabituelle. Sasha respira longuement l'odeur inconnue. Elle chercha dans ses souvenirs des réminiscences,

des traces même parcellaires de senteurs approchantes mais elle ne trouva rien. Rien. Et cela l'effraya. Son visage anguleux effleurait la joue de son fils. Elle sentit la peur l'envahir. Elle connaissait sous l'écume les tourbillons noirs, les lames et les courants ravageurs.

elle chante tu entends Sasha elle chante oui elle chante tu entends le chant

Les mots se faufilaient presque inaudibles entre les lèvres serrées d'Eldfell. Un souffle saccadé projeté vers un monde invisible. Mais Sasha ne pouvait entendre le chant. Elle ne percevait que le bruit confus de l'eau repoussant le sable dans son combat immémorial. Elle se rapprocha encore d'Eldfell, posa un genou à terre et enroula instinctivement ses bras autour de son buste pour le serrer tout contre elle. Cette proximité retrouvée la réconforta momentanément. Elle ne voulait pas emprisonner son fils, pourtant elle ne pouvait empêcher ses bras perdus et inutiles de le protéger comme ils l'avaient toujours fait. Et elle fit semblant de croire à l'immuable continuité des choses. Mais Eldfell tourna son regard vers elle. Ses yeux immenses n'exprimaient aucun reproche, mais l'intensité qu'ils dégageaient ne laissait aucune chance à Sasha. Elle desserra son étreinte et, acculée, elle mentit : "Oui, Eldfell, j'entends le chant." Le regard d'Eldfell s'éclaira alors d'une lueur victorieuse. C'est à ce moment que l'obscurité abdiqua totalement.

c'est beau Sasha tu entends comme c'est beau

Sasha frissonna. Un croissant de soleil se détacha et maquilla de rouge l'horizon. La plage jusqu'alors rétrécie par l'absence de jour se découvrit peu à peu, vaste et sans contour défini. La lumière hésitante esquissa les courbes encombrantes d'ombres monumentales sur le sable. Le regard d'Eldfell était toujours dirigé vers le large et ses eaux noires tapageuses dont

les crêtes se paraient de diamants par intermittence. Il scrutait inlassablement dans les creux et les mouvances l'origine du chant. Il guettait le dévoilement. Nulle impatience dans son regard, seule la certitude d'un rendez-vous imminent. Il fit un pas en avant.

écoute elle chante non elle appelle elle chante et elle appelle à la fois écoute écoute dans les vagues Sasha

À quelques mètres devant eux la silhouette élancée d'Ayden, jusque-là engloutie par la noirceur, se dessina, plus précise. Il tourna lentement son buste dans la direction de Sasha et d'Eldfell, comme si le frémissement des mots chuchotés par l'enfant avait pu l'atteindre. Le croissant de soleil enflait, la lumière rouge devint orange et les ombres s'allongèrent, terrifiantes. Ayden et Sasha pouvaient à présent distinguer ce que cachait cette nuit en son sein monstrueux. La plage allongée, devenue sanctuaire, exposait ses trophées. Ils se regardaient, démunis. Ils ignoraient ce qu'ils devaient accomplir à présent. Mais au milieu de ce décor prodigieux, il y avait leur enfant, leur enfant encore debout qui, au paroxysme de sa concentration, écoutait toujours le chant appeler. Une confiance absolue le tenait droit sur le banc de sable enlisé. Lui ne craignait plus les temps à venir. Et ses parents l'adorèrent au-delà de tout. Les couleurs se mélangèrent brusquement dans des nuances de mauve. Le jour avait gagné. Eldfell poussa un cri.

là

Le cri d'Eldfell avait surgi des profondeurs d'un monde qu'Ayden et Sasha pensaient définitivement englouti. Une onde de sidération se répercuta alors sur le sol jusqu'à leurs corps et ils vacillèrent sur leurs jambes vibrantes. Ils crurent qu'ils allaient s'effondrer sur le sable. C'était le premier cri

d'Eldfell. Le premier cri depuis une éternité de murmures et de silences. Ils eurent envie de crier à leur tour. Mais la voix d'Eldfell s'éleva à nouveau, plus puissante encore, imposant qu'on l'écoute.

là Nūn

Instinctivement, Ayden se rapprocha de Sasha. L'acuité de leur vision se décupla soudain et ils eurent la sensation inédite de devenir voyants de tous les mondes invisibles autour d'eux. Dans un seul mouvement, ils s'agenouillèrent aux côtés de leur fils. Les trois visages se trouvaient à présent sensiblement à la même hauteur. Les peaux ne se touchaient pas encore mais s'attiraient irrésistiblement. Les regards alors se laissèrent guider par le bras tendu de l'enfant et, au bout du bras, par son doigt victorieux pointé vers les eaux mouvantes. Ensemble, ils embrassèrent la lancinante oscillation des eaux trompeuses et dans les creux tous jurèrent d'apercevoir l'ombre gigantesque de Nūn qui tentait de porter soin.

ÉCLIPSES

Sans doute l'odeur déjà est pestilentielle, pense-t-elle. Les températures douces du mois de juin favorisent une décomposition rapide des entrailles. Trois baleines de Minke gisent sur le sable noir de la plage, en contrebas de la maison bleue. Les corps massifs légèrement marron ont été parfaitement alignés sur le sol dans une position identique, sur le flanc. La lumière indécise d'un soleil de nuit blanche affleure sur leurs ventres laiteux. Leurs nageoires striées d'une ligne claire semblent indiquer avec insistance une improbable destination vers le ciel. Debout dans la véranda, le regard affûté derrière ses énormes jumelles, Arna parvient pourtant à percer le clair-obscur qui tente de jeter un voile pudique sur chaque détail de la scène. Des mâles, analyse-t-elle, d'une dizaine de mètres. Elle frissonne légèrement sous le plaid de laine qu'elle a jeté précipitamment sur ses épaules en se levant d'un bond quand le bruit sec du premier coup de carabine a giclé dans son sommeil, la déposédant de ses songes récidivistes et tourmenteurs. Les chiffres lumineux du réveil marquaient alors de rouge la semi-obscurité de la chambre : quatre heures. Derrière les rideaux épais, la clarté brouillée de l'été austral forçait le passage, traçant des contours diaphanes et imprécis aux fenêtres. Sans regret, elle a quitté la tiédeur de ses draps défaits mais à présent, après de longues minutes debout sur les larges lames du parquet brut, elle se fait surprendre par la fraîcheur de l'air qui se faufile sur le sol, s'agrippe à ses pieds nus et remonte le long de ses jambes sous sa chemise de nuit légère, jusque dans son dos. De ses

mains, elle frictionne énergiquement ses épaules et resserre l'étreinte du plaid autour d'elle. Les nuits travesties de juin prolongent les journées interminables dans un dévoilement permanent et indécent des choses et des êtres. Arna a toujours préféré le refuge des nuits infinies et aveugles du long hiver polaire qui protège des regards et des vérités crues.

Assise dans le fauteuil en osier, elle a somnolé une heure. Lorsqu'elle se saisit à nouveau des jumelles, un périmètre de sécurité a été installé sur la plage tout autour des cadavres. Un ruban rouge et blanc, agité par le vent, délimite la zone, accessible uniquement aux personnels habilités. Arna se lève pour préparer du thé vert. L'horizon s'est dégagé, l'océan est calme. Plus aucun curieux ne fait le déplacement. La plage est désertée sur toute sa longueur. Aucun promeneur non plus sur les chemins de terre alentour, ni sur la bande de sable qui se courbe en une anse fragile. Le spectacle des échouages de cétacés est devenu ordinaire dans sa répétition, il n'attire plus personne. Autrefois, les badauds rivalisaient d'ingéniosité pour parvenir à se faufiler au plus près des énormes mammifères. Certains se hissaient sur les corps inertes pour un dérisoire cliché photographique qui tiendrait lieu de preuve spectaculaire. Les policiers devaient rappeler à l'ordre les contrevenants et égrener les risques encourus. Arna réchauffe ses mains autour de sa tasse de thé vert. Lorsqu'elle était encore enfant, elle avait vu un cachalot exploser sous la pression des gaz de putréfaction, projetant ses viscères et ses lambeaux de lard à plusieurs mètres dans les airs. Un homme était mort d'un arrêt cardiaque sous un déluge de sang et de matière visqueuse. Aujourd'hui, plus besoin de policier, la curiosité a laissé place à une inquiétude diffuse. Les femmes et les hommes du pays ainsi que les étrangers se tiennent à distance des monstres marins comme s'ils étaient annonciateurs d'une malédiction imminente. Et le ruban rouge et blanc, devenu inutile, atteste de cette transformation que tous semblent ignorer. Arna se déleste un instant de ses jumelles. Le rapport

au monde des êtres qui l'habitent a dérivé, pense-t-elle. Une métamorphose est en marche. C'est un pressentiment, une vague intuition qu'elle ne peut expliquer et qui s'évapore sans parvenir à s'ancrer dans une pensée construite. Alors, pour éloigner les tourbillons noirs et s'affranchir du malaise qu'ils traînent derrière eux, elle se dirige vers l'entrée, laissant au passage le plaid glisser sur le sol.

Sur la tablette en bois du bow-window, le vieux carnet à la couverture bleu nuit est à sa place. Arna s'en saisit, feuillette distraitemment les pages sur lesquelles des colonnes de chiffres et de mots légèrement penchées noircissent le papier blanc sans repère. Au bout de la liste, elle note de son écriture serrée parfois illisible : Trois – Minke, la date du jour et quelques impressions personnelles. Par hasard et par désœuvrement, alors qu'elle avait tout juste sept ans, elle avait trouvé trois carnets identiques oubliés au fond d'un tiroir. Deux d'entre eux renfermaient l'élégante calligraphie à l'encre noire presque effacée de son grand-père. Des journaux de bord que tous croyaient disparus et qui ressurgissaient. Le troisième carnet était vierge de toute inscription. Ses pages avaient jauni sur les bords dans l'attente d'un hypothétique départ pour une dernière campagne de pêche. Sans préméditation, elle avait taillé un crayon et, pour la première fois, consigné de son écriture enfantine ce qu'elle avait cru voir le matin même sur la plage. La plage de sable noir, accessible en moins de dix minutes par un chemin pentu depuis la maison en bois. Et toute son enfance, elle avait poursuivi en vigie le recensement méthodique de tous les échouages de cétacés dans le carnet de son grand-père. Les échouages sur la plage de sable noir, sur toutes les plages d'Islande et plus loin encore.

Vêtus de blanc, les scientifiques de l'Institut de recherche marine s'affairent déjà autour des trois baleines de Minke. Des bâches en plastique ont été tendues sur le sol. La grue qui a déplacé les corps dans la zone supérieure de l'estran pour protéger la nécropsie des marées quitte la zone. D'autres

engins lourds patientent à proximité. Les camions d'équarissage évacueront les restes au fur et à mesure de l'avancée des prélèvements. Une usine, perdue au centre de l'île, est désormais dédiée au dépeçage et à l'incinération. Lorsque ses fours sont en marche, une odeur de chair brûlée suffocante s'étend sur les champs de lave autour, qui miroitent en camaïeu de verts sous la lumière. Arna connaît bien le ballet des engins et des scientifiques, qui se répète à l'identique à chaque nouvel échouage. Face à leur multiplication sur la plupart des continents, une instance mondiale a été créée sous l'égide conjointe de l'ONU et de l'OMS. Un protocole commun a été défini pour rassembler et partager les données récoltées partout dans le monde. Pour l'instant, la débauche de moyens mis en œuvre n'a pas permis d'avancées significatives. Cette arrogance fait sourire Arna. Aucune explication logique ou scientifique n'est à même de résoudre cela. Un mouvement est à l'œuvre dans les eaux profondes que nulle autopsie ne saurait révéler. Il suffit d'attendre, croit-elle. *Rien n'est jamais certain. Rien n'est jamais donné.* Elle connaît trop bien les désillusions qu'engendrent les certitudes. Elle les connaît depuis cette nuit dont la date est inscrite au crayon noir dans le carnet à la couverture de cuir.

À son retour d'Akureyri, Arna a repris ses annotations comme si elle n'était jamais partie de la maison bleue. L'interruption, pourtant, a duré vingt-cinq ans. Et à chaque ouverture du carnet, elle doit se confronter à son départ précipité. Le dernier jour de la première partie de sa vie est figé à jamais tout en haut d'une page du carnet qu'elle n'a pas voulu remplir, pour laisser de la place au cas où elle aurait besoin de préciser quelque chose à cet endroit-là. Même vingt-cinq ans plus tard, il lui paraissait encore de l'ordre du possible de raturer ou d'ajouter des détails. *Le passé n'est jamais totalement définitif.* Cette date dans le cahier, c'est le point de départ d'un compte à rebours dont Arna ignore encore le dessein mais qui au fil des années continue de ravager sa mémoire. Elle

y revient toujours. Une nuit d'hiver interminable dont elle conserve un souvenir persistant quoique de plus en plus diffus. Des sensations d'abord. Les gouttes de pluie discrètes sur les vitres des fenêtres. Le bruit des pas étouffés sur le sentier qui descend vers la plage. La lumière de la lune qui trompe le regard par un jeu d'ombres fugaces. Et les heures étirées par l'attente et l'inquiétude jusqu'à la suffocation. Ainsi, depuis son retour, Arna ne peut se soustraire à la nécessité de poursuivre l'accumulation de données maladroites et dérisoires dans le carnet. C'est un fil qui la relie à elle-même à travers les années et qui maintient l'illusion d'une réparation possible. Échouages après échouages, Arna consigne la mort dans le carnet devenu chapelet répétitif et désolant. Car le rythme des catastrophes s'est accéléré ces dernières années. Elles n'ont plus rien d'exceptionnel. Les pages du carnet se remplissent beaucoup plus rapidement aujourd'hui que lorsqu'elle était enfant. Bientôt il n'y aura plus de place et Arna se demande avec inquiétude ce qu'il adviendra quand la dernière feuille sera noircie.

De leurs mains gantées de latex et munies de couteaux, les vétérinaires ont pratiqué plusieurs incisions précises pour ouvrir la cavité abdominale de la première baleine de Minke. Il est relativement aisé de pénétrer la peau et les muscles, mais l'épaisse couche de lard est particulièrement dure sous les longues lames parfaitement aiguisées. On dirait à présent qu'une trappe est ouverte sur l'abdomen de l'animal. Une fenêtre sur son intériorité, pense Arna. Poussés par la pression des gaz, les intestins et l'estomac se répandent sur les bâches en plastique. Les autres viscères sont extraits un à un : vessie, rate, foie, reins, pancréas, poumons, cœur... puis suspendus à des crochets de boucher installés sur des barres de crédence métalliques sur pied. Des échantillons de chacun des organes sont prélevés au scalpel, puis délicatement déposés dans des sacs en plastique numérotés qui rejoignent le fourgon frigorifique. Il faut faire vite car au bout de deux

jours les prélèvements sont inexploitable. Les corps des baleines habitués aux eaux froides se réchauffent très vite à l'air libre. Déjà, la pelleuse et les camions débent l'évacuation des restes du cadavre découpée en lambeaux. De multiples allers-retours seront nécessaires pour effacer toute trace du carnage sur la plage. Ultime humiliation, la tête de l'animal est détachée du reste du corps pour permettre aux scientifiques d'atteindre l'encéphale. L'œil vitreux de l'animal décapité semble interroger la fureur méticuleuse qui s'est abattue sur lui. Immobilisé et suffoquant sur le sable, songeait-il cette nuit à la légèreté de son corps dansant dans les abysses protecteurs ? Gardait-il en mémoire la sensation des eaux froides glissant sur sa peau au moment où la balle de la carabine l'a transpercée juste derrière l'évent ? La mutilation s'achève, mesquine, par le retrait d'un fanon de la gueule ouverte d'effroi. Pendant tout le processus macabre, un photographe avide a tourné autour du corps massif à la recherche du bon angle et de l'exposition parfaite. À travers ses appareils sophistiqués et sans se tacher les mains, il disèque de manière obscène chaque ablation, chaque geste, chaque coulée de sang pour les figer dans un fichier qui sera partagé sans pudeur avec d'autres équipes de chercheuses et chercheurs partout dans le monde. Voilà, le premier corps n'est plus qu'un amas incomplet de chair qui ne dit plus rien de ce qu'était la vie de la baleine de Minke. Et dans un seul mouvement, l'équipe se détourne et se dirige vers le second spécimen encore entier.

Les femmes et les hommes qui s'activent sur la plage dans leurs combinaisons protectrices se tiennent à l'abri des odeurs et de tout contact direct avec la chair de la bête mise à nu. Ce sont des automates, pense Arna. Ils ne connaissent pas la douce sensation que l'on éprouve lorsque la paume de sa main se pose sur la peau sans poil d'une baleine. Enfant, elle se souvient d'avoir connu cette douceur extrême. Quand elle ferme les yeux, elle peut faire ressurgir cette émotion

saisissante au bout de ses doigts qui se recroquevillent dans son poing dans un réflexe ancien. Son père disait que c'était comme caresser la membrane d'un œuf dur sous sa coquille. Arna sait qu'il s'agit de beaucoup plus que cela. Elle le sait depuis que sous la peau d'un baleineau échoué, elle avait pour la première fois capté le fil ténu d'une vie qui s'étiole. Sa petite main tout contre le corps massif, elle avait compris bien avant tous ceux qui l'entouraient qu'il était déjà trop tard. Aucune agitation ne saurait sauver l'animal. Et pendant tout le temps que durèrent les tentatives de remise à l'eau, elle avait caressé sans discontinuer la peau lisse et humide qui se soulevait péniblement à chaque inspiration douloureuse. Elle avait eu alors le sentiment précis qu'une même vulnérabilité les reliait et elle en avait été bouleversée. Lorsque la respiration lente avait cessé définitivement, elle s'était relevée. Ses genoux étaient endoloris. Elle avait rejoint son père. "On rentre s'il te plaît." Ils avaient gravi le chemin jusqu'à la maison bleue dans un silence recueilli, et tout au long du trajet, les seigles de mer aux reflets argent caressaient ses jambes pour la consoler.

Arna a posé ses lourdes jumelles. Elle somnole mais se tient à distance des songes dévoreurs. Elle ne veut pas s'abandonner à leurs labyrinthes sournois. Elle tente de s'ancrer aux repères monotones de cette journée qui commence dans une luminosité semblable à celle de la veille. Bientôt, elle devra sortir pour s'occuper des chevaux. Dans un état de semi-lucidité ses pensées se faufilent encore. Autrefois on n'achevait pas les baleines échouées. Les hommes leur portaient assistance jusqu'au bout. Les trois coups de carabine qui se sont succédé cette nuit, à quelques minutes d'intervalle, résonnent à nouveau dans sa conscience. Sommes-nous devenus à ce point misérables ? Arna a sursauté. Les jumelles ont glissé sur la peau de mouton sous le fauteuil en osier. Elle a cru entendre un bruit derrière elle. Elle se redresse. Tourne son buste. Un

bruit de pas familier dans le couloir. “C’est toi ?” Mais personne ne répond. Personne ne répond jamais. Sur le chemin qui descend vers la plage des millions de grains de sable se soulèvent en nuée. Les seigles de mer se penchent et se redressent. Des nuages énormes avalent la lumière sur l’océan noir qui gonfle ses rouleaux. Un bateau, au large, est poursuivi par un rayon de soleil plus tranchant. Arna tend l’oreille. À l’abri, dans sa véranda, elle attend l’orage sans crainte. Elle sait que le carnet est bien refermé.

...

Comme chaque matin, le jingle du journal de six heures sur Ras 2 annonce pour Guðmundur le début de la journée sur la route numéro un. Dans son bus impeccable, nettoyé de la veille, il stationne devant le terminal d’Akureyri sans impatience. Face à lui, les maisons jaunes et bleues et les immeubles blancs aux toitures étrangement arabisantes bordent la rue encore muette et déserte. Sur sa gauche, Eyjafjörður se rend presque invisible au regard, étroitement encastré entre les collines pelées à l’est et les montagnes coiffées de glaciers à l’ouest. Sans fougue apparente, le fjord canalise paisiblement les flots des eaux glaciales de la mer du Groenland qui s’enfoncent toujours plus profond dans les terres creusées et ciselées par les courants millénaires. Et le flux perpétuel, presque paresseux dans sa lente progression, berce la ville d’une illusion d’éternité. Elle dort, tranquille, ignorante des remous invisibles. Seule l’église luthérienne, perchée sur sa colline, veille en surplomb sur les rêves de tous les habitants de sa stature autoritaire. Elle est la sentinelle austère. Et dans l’habitacle de son bus, Guðmundur ressent son emprise s’étendre sur lui comme une ombre redoutable. Parfois lorsqu’il démarre, il a la conviction qu’elle le poursuit de sa hautaine démesure pour juger ses pensées les plus particulières. Et de fines gouttelettes se forment le long de

son dos jusqu'à ce que le bus passe la digue pour traverser le fjord. Alors seulement le malaise s'évanouit et depuis l'autre rive, au bout de quelques kilomètres, il s'autorise une pause et peut enfin contempler d'égal à égal le majestueux édifice devenu minuscule, sans se sentir écrasé.

Aujourd'hui comme hier, Guðmundur attend toujours l'horaire exact du départ avant d'enclencher le moteur du bus et quitter Akureyri. Jamais il ne l'anticipe car il sait que le bourdonnement sonore de son engin dévorera les fragiles rumeurs de l'aube et la langueur précieuse d'un nouveau commencement. Guðmundur aime observer ce glissement, cette mise en mouvement lente mais inéluctable. Un entre-deux incertain lorsque les rues d'Akureyri ne sont pas encore agitées et plus tout à fait engourdies dans les limbes de la nuit blanche. Les pas se veulent alors discrets sur les trottoirs, les claquements des portes des maisons sont retenus et les mots étouffés entre les lèvres encore lourdes. Les plus matinaux semblent avoir à cœur de veiller au mieux sur le sommeil de celles et ceux qu'ils ont abandonnés discrètement dans les lits moites de chambres maintenues dans une obscurité relative. Et parfois il les voit jeter à regret un regard furtif et protecteur vers une fenêtre ou un balcon, satisfaits de n'y percevoir aucune lumière, aucun mouvement. Guðmundur, les deux mains sur l'immense volant du bus, envie le ballet hésitant et éphémère de ces habitants esseulés qui s'élancent les premiers à l'assaut des bruits de la vie du dehors. Il devine sur leurs visages l'effort consenti pour délaisser la chaleur de bras offerts et le réconfort d'un refuge partagé. Il envie ces gens qui ont quelqu'un à aimer et qui pourtant, chaque matin, réveillent le monde avec vaillance.

Mais aujourd'hui une pluie épaisse et persistante brouille le pare-brise du bus de ruissellements anarchiques et continus. Les rues d'Akureyri se liquéfient. Les façades des maisons et des immeubles se troublent, les couleurs bavent et se mélangent aux parapluies noirs. Un voile d'ennui enveloppe

soudain Guðmundur face à l'inconsistance des êtres et des choses. Il soupire longuement. Un cercle de buée se dépose et disparaît, éphémère, sur le pare-brise. La lassitude est un piège contre lequel il lutte depuis si longtemps. *Depuis toujours*. L'averse redouble de force en un tumulte assourdissant sur les tôles et Guðmundur rêve alors que le bus de la ligne 56, dans lequel il se tient immobile, se laissera dériver sur l'eau de pluie devenue torrent jusqu'à Eyjafjörður. Assis fidèlement sur le siège conducteur dans l'attente imminente de l'horaire exact du départ, il rejoindrait la mer du Groenland et il découvrirait tous les mondes imaginés que les étrangers de passage lui racontent parfois. Et à bord du bus jaune de la compagnie qu'il conduit depuis près de trente ans, il s'éloignerait enfin de la boucle infinie de la route numéro un.

“Birna, la jeune fille de seize ans disparue depuis deux jours, n'a toujours pas été retrouvée. Les caméras de surveillance l'ont filmée une dernière fois dimanche vers dix-huit heures alors qu'elle sortait d'un café du centre-ville. C'est sa mère qui a donné l'alerte ne la voyant pas rentrer. Deux marins groenlandais, en escale avec le chalutier sur lequel ils travaillent, sont actuellement entendus par la police. Toute personne ayant croisé la jeune fille durant le week-end est invitée à se signaler. Un appel à volontaires vient d'être lancé par les autorités pour organiser des battues dans toute la péninsule de Reykjavik.”

Guðmundur a monté le son de la radio. Cette disparition est un événement considérable, elle agite depuis la veille toutes les conversations sur l'île. C'est comme si toute l'Islande avait perdu un enfant. Guðmundur sort une thermos de café de son sac. Comment peut-on se volatiliser ainsi sans laisser de trace, sur une île à la criminalité quasi nulle et où tout le monde se connaît ou presque ? L'odeur légèrement épicée du café se répand dans l'habitacle et le réconforte. L'averse perd en violence. Guðmundur s'enfonce dans son siège et par petites gorgées savoure l'âpreté de sa boisson chaude. Il ne

croit pas à la culpabilité des Groenlandais. Il tend la main vers la sacoche en cuir dans laquelle il conserve ses cahiers. Cinq minutes seulement avant l'horaire de départ, il a juste le temps de noter : "Birna disparue sans laisser de trace. Que fuit Birna ? Où va-t-elle ? Birna se met en mouvement vers d'autres mondes que le sien. Birna est courageuse. Birna a un destin plus grand à accomplir."

Lorsqu'il met en action le moteur du bus, la pluie a complètement cessé et les rues se sont recomposées. Elles restent pourtant étonnamment vides, comme si tous les réveils de la ville s'étaient arrêtés simultanément. Aucun habitué, ni étranger n'attend au premier arrêt. Le bus jaune rejoint donc la route numéro un sans un seul passager à son bord. Depuis la grande crise, c'est la première année que la saison touristique démarre si laborieusement. Chaque jour, de nombreux vols internationaux sont annulés. La Terre semble s'arrêter progressivement de tourner. Dans le camping, à l'entrée d'Akureyri, ne se dressent que quelques tentes éparses. Après les invasions des étés précédents, les champs de lave et les chutes d'eau pourront recouvrer un peu de leur authenticité perdue. Ce tourbillon de visiteurs ne pouvait continuer à enfler indéfiniment. Déjà les principaux sites, autrefois sauvages, sont devenus des attractions auxquelles les îliens n'ont plus accès. Guðmundur ne reconnaît plus certains paysages qu'il arpentait en randonnées solitaires et qui sont piétinés aujourd'hui par des hordes de touristes insatiables d'expériences inédites. Un été, il s'était perdu sur les crêtes des montagnes peintes par le soufre, le fer et les mousses de Landmannalaugar. Il avait ainsi erré de longues heures au cœur d'un décor psychédélique aux dégradés de mauve, de brun, de jaune et de bleu sans croiser aucune âme qui vive. Il avait cru ne jamais retrouver sa route mais il n'avait pas paniqué. Au contraire, il s'était senti apaisé et prêt à se laisser absorber par toutes ces couleurs. Il garde de cette expérience le souvenir d'une communion féroce avec la terre vivante et les esprits qui la

hantent. Si le silence et la paix reviennent là-bas, peut-être qu'il y retournera.

Le soleil perce enfin les nuages au moment où Guðmundur s'engage sur la digue qui enjambe le fjord. L'asphalte humide éclate en poussière de quartz sous la lumière. Le ciel encombré de nuages se reflète sur l'eau des deux côtés de la route. C'est comme si la route s'élançait vers les nues. Guðmundur est saisi par l'esthétique picturale du tableau qui agit en trompe-l'œil et trouble la perception de la réalité environnante. Esseulé sur la digue, abandonné à son destin, Guðmundur voit en cette fabuleuse manifestation des éléments un signe d'espérance qui lui est personnellement adressé. Ému, il accélère pour s'arracher à l'absolue répétition des jours sur la route circulaire. Une nouvelle journée débute et Guðmundur veut croire encore aux lois du hasard ou de la prédestination, qui finiront par briser la monotonie des heures et des années. Et au volant de son bus jaune, alors qu'il abandonne le fjord derrière lui pour s'enfoncer dans un champ de lave vert et mauve éclatant, il sourit dans l'encadrement du rétroviseur de sa propre naïveté.

...

Un moteur s'est enclenché quelque part dans les profondeurs de l'aéroport de Keflavik. Un ronronnement métallique et continu. Peu après, quelques bagages émergent d'une béance obscure et se laissent tomber sans résistance sur le tapis roulant. Des bruits étouffés accueillent les chutes lourdes et maladroites. Eldfell, concentré, observe la ronde des sacs et des valises affalés piteusement dans des positions inattendues et grotesques, qui s'abandonnent à la boucle infinie et vaine du tapis hypnotique. Certains sont abîmés et informes, cabossés par une vie de transit aux quatre coins du monde. D'autres incarnent les tendances du moment. Des cadenas, des slogans, des foulards noués, des autocollants déchirés ou des